

5 tatane 136 E.P.

Saint Arsouille, patricien

L'ankylose gagne. Trois set à un, et dix de der ! Je m'étire, bâille. J'aimerais rugir..., expectore un pitoyable feulement ! Je dois m'en contenter.

Dix kilomètres en deux heures. Malheur ! À ce train, bien qu'ayant opté pour l'automobile, j'arriverai dans une semaine. Je me suis levé nuitamment, mais avec moi plusieurs milliers d'estivants audacieux. Et le jour nous rattrape déjà. Le soleil point dans le rétroviseur, rouge et rond comme un ballon de fête foraine... considérablement plus gros. Dans le rétroviseur encore, pourtant de taille réduite, s'allongent des files ininterrompues de bagnoles dans un état d'immobilité désespérant. Pareil devant le capot.

Je savoure les derniers instants de fraîcheur. J'appréhende ô combien l'imminence de la canicule. Lorsqu'une haleine molle et torride tombée du ciel chauffera à blanc ces carcasses métalliques abritant une frêle humanité démunie. La peau de chacun exsudera alors dans une cruelle lenteur les excédents adipeux, accumulation des bamboches de l'hiver révolu. Délicat et antique supplice rétabli avec l'avènement des congés payés. L'on trépassera... Peut-être.

Pour l'heure, seules les dernières ombres de la nuit succombent en émettant de petits râles plaintifs. Les innombrables pare-brise s'animent de silhouettes impatientes comme autant de théâtres de Guignol pendant qu'une exquise senteur de café infiltre mon habitacle. Elle couvre avantageusement le parfum d'huile de friture des gaz d'échappement, carburant rendu obligatoire par décret du Ministère de l'Environnement. Ah ! la bonne odeur. Le caoua, pas la friture. J'entrouvre la vitre dans l'espoir de localiser la source de l'effluve alléchant. Je hume sans retenue. Cependant qu'une accélération soudaine emporte l'arôme délicat vers d'autres narines. Je rage... je rage d'autant que ça ne dure pas... ça ne dure jamais. On roule... cinquante... cent mètres... et paf ! nouveau ralentissement... Plus de café !

Il fait à peu près jour maintenant. Les phares s'éteignent en couples, concédant au soleil la tâche d'éclairer le monde suivant le rythme gracieux de son ascension. Dès lors, sa rayonnante et tyrannique majesté entame son placide travail de cuisson.

J'éprouve le besoin impérieux de me dégourdir les jambes, enclenche dans un geste las le pilote automatique. Il proteste !... trouve singulièrement matinale sa mise à contribution... menace de représailles, d'en référer à son syndicat, d'entamer une grève... et patati et patata. Il m'embête. J'aurai dû le changer depuis longtemps, il se fait vieux. Un bon coup de pied le réduit au silence, puis je bondis hors de la voiture en déplacement négligeable et me réceptionne sur la chaussée. Un peu rouillé, engourdi, je claudique quelques instants. D'autres conducteurs excédés m'ont précédé. Ils piétinent, tirent une triste mine et, pour certains, sur la première clope de la journée. Moi, je ne fume pas. C'est assez de mon asthénie des cordes vocales. Je respire donc à pleins poumons un air que la récente accélération a provisoirement purifié. Mais la perspective d'un interminable

voyage me rend chagrin. En outre, le paysage n'est pas sujet à de notables variations. Morne plaine...

Bientôt, je m'absorbe fatalement dans la contemplation de mes pieds foulant à intervalles réguliers les bandes immaculées de fleurs de bitume. J'ai lu que la couleur et la ténacité de cette petite pâquerette, scientifiquement dénommée « *Chrysanthemum itineris* », la désignaient comme le matériau idéal à la réalisation des lignes et marquages autoroutiers. On dit également, et plus prosaïquement, que la fleur de bitume porte bonheur. Voilà pourquoi, sans doute, me vient l'irrésistible tentation d'en cueillir une... Mal m'en prend, car sa résistance manque me renverser et l'entreprise se solde par un doigt bellement entaillé. Il me revient en mémoire, un peu tard, que le ramassage en est impossible et, du reste, interdit ! Et inversement. Je grommelle ma déconvenue en suçant le sang âcre de la plaie vive.

Soudain :

— Vous n'y arriverez pas ! affirme-t-on dans mon dos.

La surprise aidant, je mords mon doigt qui réagit vivement à l'abusives mutilation. Je me retourne, empli de rancœur, sur un individu ignoble dans son accoutrement outrageux de vacancier : chemisette hawaïenne et short bariolé, la première tendue sur un embonpoint confortablement installé, le second laissant échapper deux membres maigrelets, blêmes et inégalement poilus qui s'en vont rejoindre de pauvres baskets sales, éventrées, à l'agonie. Une bouille blette surmonte le tableau. Elle sourit niaisement... Je renvoie au zigue une grimace qu'il interprète comme bon lui semble. Et il lui semble bon puisque, de fait, il m'emboîte le pas sans plus de cérémonie à l'aide d'une clé de douze. Son sans-gêne me stupéfie. Il n'en a cure et poursuit sa pensée, qu'il rattrape aisément car elle ne semble pas très vive :

— Rien à faire... c'est impossible...

Je graillonne en tétant mon doigt.

— Si, si, je vous assure... j'ai un beauf horticulteur... horticulteur d'Etat, s'il vous plaît !... un fonctionnaire quoi... bien payé... pas de soucis, un boulot pépère... et sa spécialité, devinez quoi ! c'est la fleur de bitume... ça vous laisse sans voix, hein !...

Je hausse les épaules. Il ne peut pas deviner.

— Mon beauf i parle que de ça du matin au soir : la fleur de bitume par ci, la fleur de bitume par là... vous pensez si j'en connais un rayon !... d'abord, cette saleté de fleur, elle pousse que sur le bitume... oui ! néanmoins elle pousse pas n'importe comment sinon y en aurait partout sur les routes, vous pigez ?... évidemment y a un truc... elle doit pousser là où on veut et rien que là... avec la bonne recette, on fait des bandes, des ronds, des carrés, des pointus... n'importe quelle forme... hé ! ça vous chatouille de connaître le secret, non ?...

J'amorce une mimique évasive. Il n'en poursuit pas moins :

— Mon crétin de beauf, il a jamais voulu me le donner... paraît que je parle trop... comme si je savais pas garder un secret... en tout cas, je vous le dis, vous pourrez jamais en couper une... parce que c'est interdit...

J'envisage de chaleureusement le remercier pour ce précieux renseignement.

— ... et surtout, deuzio, c'est impossible... mon beauf, lorsqu'il s'agit qu'il en coupe, il réfrigère la chose à moins deux cent soixante degrés... vous imaginez !... à cette température la tige devient cassante comme du verre... on la pince... et clac ! on la cueille sans difficulté... quand il se radine à la maison, il en ramène toujours un plein panier à ma femme... il prétend que ça porte bonheur... tu parles ! i ferait mieux d'apporter du pinard, pour le bonheur y a pas mieux... du reste, on sait plus quoi en faire de ses fleurs... ça se fane pas, ces cochonneries là !

Il reprend sa respiration.

— Z'êtes pas très causant, vous !

Son œil rond et bovin se fait inquisiteur et je me vois contraint de l'instruire par gestes de mon infirmité.

— C'est bien ma chance... un muet !... sur des milliers de vacanciers, i devait y en avoir qu'un et je tombe dessus... c'est à croire que vous le faites exprès !

Sa mauvaise foi me sidère. En même temps il me crie dans les oreilles et je lui fais comprendre que je ne suis pas sourd.

— Manquerait plus que ça ! ironise-t-il un ton en dessous... que je cause pour rien... enfin, vous avez une bonne tête... et au moins, vous risquez pas de me contredire... je supporte pas les gens qui me contrarient... j'ai un beauf qui me contrarie tout le temps... je peux pas le blairer... et je peux pas plus la ramener, il est boxeur... eh ! z'avez une chouette caisse, c'est une Morrison ?

Je lui signifie que non.

— Alors c'est une Bentley... j'adore les Bentley, ça vous a un petit air chic et désuet... c'est pas comme les voitures modernes...

Je ne le déçois pas, c'est une Torpédo.

— Moi, je suis là bas... la chiotte rouge derrière le bus... c'est pas joli joli mais ça roule...

Une nouvelle accélération nous contraint à forcer le pas. Le gros bonhomme commence à regretter de me l'avoir emboîté.

— Elle vous attend pas, votre Bentley ?

Comment lui expliquer que mon pilote automatique n'est plus très jeune et qu'il n'apprécie pas d'être réveillé à l'aube ?... Forcément, il se venge à la première occasion.

Heureusement ça ne dure pas... ça ne dure jamais ! Le ralentissement survient qui nous permet de rattraper la Torpédo. Je tousse un peu avant de reprendre mon souffle. Mon compagnon d'infortune en fait autant. La course aura au moins eu comme résultat de le réduire au silence. Pourtant, chez lui non plus ça ne dure pas...

— Je ne supporte pas cette odeur de friture, gémit-il. J'ai un beauf...

Encore un !

— ... qui travaille dans une raffinerie... il écume tous les restaurants du pays pour récupérer les huiles de friture usagées... c'est dégueulasse... et on met ça dans nos réservoirs !... quand je sens ce fumet, je pense aux tonnes de frites, de beignets, de poissons qu'on a fait cuire dedans... j'ai une envie de vomir...

Je ris intérieurement.

— Mon beauf, i fait des recherches sur un additif... i tente d'en améliorer l'odeur... du carburant au jasmin... ou à l'ylang-ylang, j'sais plus... bref, c'est pas du luxe !... z'allez loin, vous, en vacances ?

Je fais signe que oui.

— C'est pas pratique, un muet, question conversation... moi, je vais sur la côte... vous z'aussi ?

Je secoue négativement la tête.

— Z'allez pas à la mer ? manque-t-il s'étouffer.

Re-non du chef.

— C'est pas ordinaire... z'êtes pas comme tout le monde, vous !

J'exhibe la lettre du cousin Azor, l'enveloppe arborant le cachet de la poste. Lequel faisant foi, il lit :

— Palot-sur-Trouillon... fiiii ! c'est un bled paumé !... enfin, ça en fera toujours un de moins sur la plage... et vous z'y allez seul ?

J'acquiesce.

— Z'ennuyez pas, seul, dans cette grosse bagnole ?

J'exécute un signe négatif qui meurt aussitôt, sans un cri. L'autre, par respect pour le défuncté, poursuit en baissant la voix et sur le ton de la confiance :

— J'ai un chien, une femme et trois enfants...

Je ne vois là rien d'extraordinaire. Lui, s'avise de mon froncement de sourcils circonspect...

— Laissez-moi parler...

Ce que je ne cesse de faire.

— Un chien, une femme, trois enfants, c'est trop !... le chien, je m'en débarrasse au premier parking venu... c'est vite oublié un chien... surtout qu'il est pas gros... je l'aurais volontiers vendu, mais... pendant les vacances personne en veut, pensez... j'aurais dû m'y prendre plus tôt... les z'enfants, par contre, ça se vend bien... j'espère en tirer un bon prix une fois sur la côte... avant pourtant, comme je vous vois solitaire, je me dis que peut-être ça vous intéresserait un môme... vous avez le choix : j'ai une fille de huit ans et deux garçons de dix et onze ans... ils sont correctement élevés, propres... en plus, ça vous tiendrait compagnie... c'est agréable un enfant dans une voiture, ça meuble...

Je refuse vigoureusement le marché, mains au ciel.

— Vraiment !... savez pas c'que vous perdez... allez, je peux vous consentir un paiement échelonné... parce que vous m'êtes sympathique...

Je réitère, y vais de ma mimique la plus expressive.

— Bon, bon, n'en parlons plus... mais vous z'avez tort... et le chien ?

Nouvelle dénégation. Je ne tiens guère à débarquer chez le cousin accompagné d'un gosse ou d'un clébard.

— Vous z'y mettez de la mauvaise volonté... c'est ma femme qui vous intéresse ?... alors là je dis non !... pas question de m'en défaire tant que j'aurai pas bazardé les bambins... eh, oh ! qui c'est qui va s'en occuper après des mômes si c'est pas ma Pépète ?...

Toujours par signes, je l'assure de mon indifférence envers sa « Pépète » que je n'ai d'ailleurs jamais vue. Il rit en me claquant familièrement l'épaule.

— Vous m'êtes sympathique... avec vous, on se sent en confiance... je vais vous faire un aveu : vous avez grandement raison... ni chien, ni femme, ni mioche... au moins, vous z'en profiterez pleinement de vos vacances...

Un tintamarre soudain annihile les efforts de franchise de mon compagnon et ses confidences qui s'étiolent aussitôt. Dans notre dos, l'autobus se déleste sans retenue d'une ribambelle de gamins hurleurs. Une colonie de vacances ! Les gosses libérés se déversent sur la chaussée où ils s'éparpillent instantanément. Dans leur élan, ils prennent d'assaut les véhicules ralentis transformés pour l'occasion en autant de places fortes à conquérir, ils entament des jeux de ballon, de pisse-loin, de trampoline ou de riflette indienne. Ils crient, pleurent, clament, braillent, beuglent, chantent, rient, s'égosillent, cavalent, galopent, pirouettent, piétinent, cabriolent, montent, grimpent, escaladent, ascensionnent, sautent, bondissent, volent, tombent, roulent, boulent, brisent, cassent, fracassent, détruisent, battent, tapent, frappent, cognent... si bien que mon compagnon de voyage n'a plus d'autre alternative que de se taire tant le vacarme couvre sa voix.

Lorsque deux galopins viennent courir dans nos jambes et, par jeu, nous déboîter le pas, c'en est trop. Il me signifie qu'il préfère rejoindre sa famille, paisible au regard de ces « petits voyous », et sa voiture qu'il craint en péril. Je compatis et réintègre moi-même ma Torpédo où je me calfeutre, vitres closes, à l'abri du bruit et du danger. Le pilote automatique sourit narquoisement, l'enfoiré ! Il sait que la chaleur sera telle, tantôt, qu'il me faudra ouvrir et braver le déchaînement vociférant des gosses.